49e Année = 3e Série = N° 269 — Le Numéro = SEINE & SEINE-ET-OISE : 15 centimes = DÉPARTEMENTS : 20 centimes — Samedi 26 Septembre 1903

Gaston CALMETTE
Directeur-Gérant

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9e Arr.)

POUR LA PUBLICITÉ
S'ADRESSER, 26, RUE DROUOT
A L'HOTEL DU « FIGARO »
ET POUR LES ANNONCES ET RÉCLAMES
Chez MM. LAGRANGE, CERF & Cie
6 et 8, place de la Bourse

LE FIGARO

« Loué par ceux-là, blâmé par ceux-là, me moquant des sots, bravant les méchants, je me hâte de rire de tout... de peur d'être obligé d'en pleurer. » (BEAUMARCHAIS.)

H. DE VILLEMESSANT
Fondateur

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9e Arr.)

TÉLÉPHONE, Trois lignes : Nos 102-48 — 102-47 — 102-49

ABONNEMENT

Seine, Seine-et-Oise.	15 »	30 »	60 »
Départements.....	18 75	37 50	75 »
Union postale.....	21 50	43 »	86 »

On s'abonne dans tous les Bureaux de Postes de France et d'Algérie.

SOMMAIRE

La Question nègre : PIERRE DE COUBERTIN.
La Vie de Paris : Modes d'automne : RÉGINA.
A la recherche du prétendant marocain : R. CLÉNAULT.
Le voyage de LL. MM. le roi et la reine d'Italie en France : CH. DAUZATS.
Notes d'un Parisien : F.
A l'Etranger : En Angleterre : Les projets de M. Chamberlain : IGNOTUS. — *La question du Maroc :* ALDRIDGE. — *Affaires de Macédoine.*
La logique et les grandes manœuvres : Lieutenant-colonel PATRY.
Journaux et revues : ANDRÉ BEAUNIER.
Gazette des Tribunaux : Cour d'assises de la Seine : La Conquête de Jules César : H. V.
Les Théâtres : Comédie-Française : Débuts de Mlle Dussane dans « le Malade imaginaire » et de M. Brunot dans « les Précieuses ridicules ». — Déjazet : Le Petit Nenfant du miracle : EMMANUEL ARÈNE.
Notre page musicale : Duo-Berceuse. : VICTOR DOLMETSCH.
Feuilleton : L'Asie en feu : FÉLI-BRUGIÈRE et LOUIS GASTINE.

La question nègre

La scène se passait dans un petit chemin de fer de Floride. Nous quittons Pablo-Beach, si j'ai bonne mémoire, où j'avais passé un après-midi de farniente à manger des oranges et à fumer des cigarettes sur une plage semée de palmiers nains ; le train de banlieue qui allait nous ramener à Jacksonville se composait de deux voitures, identiques d'ailleurs comme inconfort et comme malpropreté ; mais l'une réservée aux blancs et l'autre aux « gens de couleur », *colored people*. Lorsque je m'installai dans la première, elle comprenait trois Yankees à barbe poivre et sel, qui crachaient alternativement, avec une remarquable habileté, dans un crachoir de cuivre placé à dix pas d'eux. Un peu plus loin se trouvait une dame élégamment vêtue, elle pouvait avoir quarante-cinq ans ; ses beaux cheveux noirs, son regard très doux, son teint comme légèrement hâlé par le soleil lui composaient une physionomie fortagréable, empreinte d'un charme aristocratique. Au moment où le train allait partir, le conducteur vint lui parler à l'oreille : elle fit un geste de dénégation. L'homme insista ; sa parole devint brutale et inconvenante : sans s'émouvoir, la dame refusa à nouveau ce que le conducteur lui demandait. Celui-ci disparut aussitôt et revint quelques instants après, accompagné du mécanicien ; ils s'approchèrent de la récalcitrante et lui adressèrent une dernière fois la sommation de venir passer dans le compartiment des « gens de couleur ». Les trois Yankees ne bougeaient point et n'avaient pas même l'air d'entendre. Alors se passa une scène ignoble dont je garderai toute ma vie le souvenir: le conducteur et le mécanicien se jetèrent sur la malheureuse, l'arrachèrent de son banc et la traînèrent d'un bout à l'autre du wagon jusqu'à la plate-forme (ici car suivant où ils la laissèrent; quand ils passèrent près de moi je remarquai que quelques mèches crépues sur la nuque attestaient seules qu'un peu de sang nègre coulait dans les veines de cette femme riche et distinguée. Je fis appel aux Yankees, leur demandant comment ils pouvaient tolérer de pareilles ignominies et je reprochai aux employés leur conduite : tous me regardèrent comme si j'avais parlé hébreu et l'un d'eux, haussant les épaules, dit avec dédain :

— Vous autres, gens d'Europe, vous ne comprenez rien à la « question nègre », *negro problem*.

***

Non, sous cette forme, en effet, nous n'y comprenons rien, ou plutôt nous ne voulons rien y comprendre, car elle est inadmissible. Notez que le sang blanc qui fait les quarterons n'est pas, en général, celui des aventuriers ou des *outlaws*, mais celui de la vieille aristocratie sudiste. Tout le monde avoue que la plupart des planteurs d'autan se choisissaient des maîtresses parmi leurs esclaves et procréaient volontiers des petits mulâtres dont le travail devait ensuite profiter à la plantation. Cela, par parenthèse, jette un jour singulier sur la prétendue répugnance qu'éprouve la race blanche à s'unir à la race noire. Cette répugnance est née en Amérique du moment où l'esclavage a pris fin ; tant qu'il a existé, le femme noire a su exercer sa séduction sur ses maîtres, et la chronique raconte que le foyer irréguliер qui se fondait ainsi, à l'ombre de l'autre, n'était pas, d'ordinaire, le moins apprécié du chef de famille. De sorte que non seulement ce sont les Américains qui, en important chez eux pour se procurer une main-d'œuvres à bon marché des esclaves d'Afrique, ont donné naissance au problème nègre, mais ce sont eux encore qui, pour satisfaire leurs appétits sensuels en même temps que leurs instincts de trafiquants, ont produit le problème mulâtre, celui des deux dont l'existence semble les irriter le plus aujourd'hui. N'y a-t-il pas là une singulière revanche du sort, une espèce de choc en retour de l'éternelle justice ?

***

Le mal est réel ; est-il ingуérissable ? Tous ceux qui l'ont étudié conviennent que trois remèdes seraient seuls applicables en pareil cas : il faut, de toute nécessité, ou se débarrasser des nègres, ou les absorber, ou les tolérer. L'élimination, on l'a cherchée. Dans ce but fut fondée la petite république de Libéria ; ses organisateurs se flattaient de l'espoir qu'on pouvait éveiller au fond des âmes nègres le regret de la terre africaine et, la tentation d'une écharpe municipale ou d'un casque de pompier aidant, provoquer un exode volontaire des esclaves libérés vers leur ancienne patrie. La déception fut complète, mais aussi combien naïve était l'illusion ! Même si, au lieu de sables équatoriaux, on leur avait offert un verdoyant éden, les grands enfants noirs ne se seraient pas laissé émouvoir. Leur patrie, c'est désormais ce Sud ensoleillé où l'air est doux et la vie facile ; nulle persuasion ne les en tirera ; ôtez-les de force, ils reviendront.

L'absorption ? Mais c'est là une mesure qui ne se décrète pas ; elle réclame avant tout le libre consentement des intéressés. Et puis, quand même la loi oserait intervenir et encourager la fusion en lui assurant des avantages, fiscaux ou autres, sommes-nous assez éclairés sur les conséquences des croisements humains pour escompter un résultat précis ? Malgré les progrès réels accomplis par la moins avancée des deux races en présence, leur mégalité demeure choquante. Qui donc se permettrait d'affirmer que, si elles fusionnaient, ce seraient les qualités de la race supérieure qui l'emporteraient sur les défauts de la race inférieure ?

Nul n'a droit de reprocher aux nègres leur attachement envers cette Amérique où ils ne sont pas venus volontairement, mais où ils prétendent demeurer. Nul n'a droit non plus de reprocher aux blancs leur attitude défensive en face d'un péril ethnique dont, en Europe, on s'effrayerait tout autant. Seulement, sur trois solutions en voilà déjà deux qui se trouvent inutilisables ; il faut donc se rejeter sur la troisième, — ne pouvant ni se débarrasser des nègres ni les absorber, il n'y a plus qu'à les tolérer.

***

Est-ce si difficile ?... De leur côté, aucune aversion n'existe. Après la grande misère d'Afrique, l'esclavage américain fut pour eux une période de douceur relative et de réelle amélioration ; ils n'en ont point conservé au fond de leurs esprits une image mauvaise. Au lendemain de l'émancipation, ils ont naturellement dansé le *cake-walk* de la liberté, lequel s'est accompagné de quelques méchants tours à l'endroit de leurs anciens maîtres, mais bien vite l'habitude les a ramenés vers ceux-ci ; ils se sentaient désorientés d'ailleurs devant les initiatives et les responsabilités de la vie libre ; sous ce rapport ils ont peu progressé : si leur humeur les porte à changer souvent de métier, le service du blanc continue à leur plaire ; c'est la condition pour laquelle ils se sentent faits et dont ils acceptent les devoirs le plus volontiers.

Le blanc, à son tour, se passe malaisément de leur aide : il aime leur large sourire et leur souplesse féline, leur joyeuse insouciance et leur enfantine fatuité. Un rien suffit évidemment à rompre entre eux l'entente, mais un rien la rétablit. Avec le Chinois, en Californie, elle n'existe jamais. Cette souplesse et cette insouciance qui lui plaisent, cette gaieté et cette fatuité qui l'amusent, le blanc tient toutefois à les voir s'épanouir au second rang, en sourdine ; il ne tolère pas d'être gouverné par elles.

Voilà le grand mot. Dans le Sud, nul ne récrimine contre l'égalité civile, mais l'égalité politique n'a jamais été acceptée. Le gouvernement fédéral a commis, en la décrétant, une faute capitale. Vous direz que les principes de l'égalité républicaine exigeaient qu'il en fût ainsi ; mais l'égalité gagne-t-elle beaucoup à ce que les nègres viennent voter, du moment que leurs suffrages sont supprimés ou tenus pour nuls ? Car, il faut bien l'avouer, c'est ainsi que les choses se passent les trois quarts du temps ; une période électorale, sur les bords du Mississipi vous fera comprendre la question nègre mieux que toutes les dissertations, car vous en surprendrez là le centre douloureux. Entre blancs et noirs point de répugnance physique, point de haine de race ; au fond de cette vilaine guerre qui engendre des barbaries telles que les lynchages, des violences semblables à celles que je racontais tout à l'heure, au fond de tout cela il n'y a qu'une querelle politique. Les blancs, qui se sentent — et à juste titre — très supérieurs aux noirs, ne veulent pas être gouvernés par eux ; et leur vouloir sur ce point est si robuste qu'ils seraient, je le crois bien, capables de reprendre les armes, le cas échéant, pour défendre des prérogatives que jusqu'à ce jour ils continuent d'exercer, non en droit mais en fait.

Pierre de Coubertin.

LA VIE DE PARIS

Modes d'Automne

Nous voici à l'entrée de l'automne, et le soleil, pour nous dédommager de sa grise mine des jours derniers, nous lance ses rayons d'or.

La rue de la Paix semble en fête, tant on y rencontre d'équipages et de jolies et élégantes étrangères, qui se sont rendues à Paris, pour visiter nos grands couturiers et ceux-ci sont sur les dents.

C'est pour vous, mes fidèles et charmantes lectrices, que je brave les couturiers, en commettant l'indiscrétion de vous décrire les dernières nouveautés. Bizarrerie de la mode ! Le grand cri, pour les robes de jour, c'est le mariage de la mousseline de soie, avec le drap, le satin, le velours et même la fourrure : et la fourrure la plus en vogue est la... taupe !

Pour le matin c'est toujours la robe courte qui triomphe ; elle est courte, simple, avec veste ou boléro mi-collant, à manches presque étroites.

L'après-midi veut aussi la robe de drap, mais riche, et voici celles qui m'ont le plus séduite :

Robe de drap écossais à tout petits carreaux teintes effacées ; jupe ronde, étroite dans le haut, très ample dans le bas, avec trois gros plis piqués ; corsage forme boléro très court avec profusion de petits boutons violets, sur chemisette en dentelle crème emprisonnée par une ceinture violette à boucle d'or ; manches assez amples à gros revers avec même garniture de petits boutons violets, et laissant dépasser les manches de la chemisette de dentelle.

Robe en velours grenat ; jupe ronde, très ample ; à hauteur des genoux, cinq petits volants plats, surmontés de gros galons de même nuance, et le même galon forme la ceinture, le tour du cou et la garniture du corsage qui est un peu blousé, avec boutons en grenat montés en or. La même robe se fait en drap noir avec galons violets, en drap gris avec galons blancs.

Robe en drap blanc ; jupe à grand volant en forme en astrakan blanc, surmonté de grosse broderie blanche, grappes de raisin ; la même garniture de broderie et d'astrakan contourne le corsage blousé et les poignets des manches qui sont très amples ; ceinture corselet en satin blanc duchesse.

Robe de mousseline de soie noire ; jupe à traine formée de trois hauts volants surmontés d'une bande en astrakan noir ; corsage et manches bouffantes, et fichu genre Marie-Antoinette, le tout garni d'astrakan noir. La même robe se fait en mousseline de soie blanche avec astrakan blanc, en mousseline de soie castor avec bandes de castor rasé, en mousseline de soie gris-fer avec bande de taupe.

Robe de dîner en mousseline de soie noire ; jupe froncée à la taille et formée par deux grands volants superposés, dont les bords sont en grosse broderie noire givrée ; le corsage décolleté en pointe et drapé à la taille ; épaulettes en gros jais noir tombant sur le devant, dans le dos et sur les bras. La même robe se fait en blanc, en citron sur transparent blanc, en dahlia sur transparent blanc.

Robe de dîner en mousseline de soie saphir à incrustations de fleurs de satin de même nuance, sur transparent blanc ; corsage décolleté en carré avec pluie de jais saphir, manches longues et vagues.

Robe de dîner en satin « liberty » vert-pré : jupe très plate dans le haut, s'évasant dans le bas par un grand volant en forme surmonté d'une large bande de mousseline de soie de même nuance avec applications de fleurs du même satin, le tout est doublé de satin blanc ; corsage formé par un corselet de satin vert-pré, qui a l'air d'une corolle d'où s'échappent le haut du corsage décolleté en pointe et les manches en dentelle très vaporeuse.

« Tea-gown » en peluche orange à longue traine avec le devant en dentelle blanche ; les manches pagodes.

« Tea-gown » en tulle noir à applications de dentelle blanche et parsemé de guirlandes de roses jaunes faites en mousseline de soie de plusieurs tons.

Manteau en drap blanc vague à grandes manches à revers, garni dans le haut et dans le bas par de larges rubans de velours vert-Nil ; la doublure est aussi vert-Nil. Le même manteau se fait en drap noisette, garni d'un ton plus foncé, en mauve, garni de violet.

Grande redingote en drap blanc avec col droit et les revers des manches en velours cramoisi ; les boutons sont en or aux armes ou au chiffre de l'élégante madame.

Veste très ajustée en taupe, à col et revers ; jabot de même fourrure ; la doublure est claire et à fleurs.

Boléro en taupe vague, le haut avec empiècement et les manches très amples, garni de petites bandes d'hermine d'un centimètre.

Grand manteau en hermine avec col et parements en zibeline ; la doublure est en broché blanc.

On porte beaucoup de longues cravates en fourrure et celles en taupe sont le plus en vogue.

Nous reviendrons sur les fourrures, car elles donnent d'appréciables à peine.

Les chapeaux sont toujours très grands et le mélange du tulle avec la fourrure fait fureur. Pour le matin, le chapeau amazone très simple ou la toque. Pour le théâtre, de toutes petites capotes qui ont l'air bien plus d'une coiffure que d'un chapeau.

Désirez-vous maintenant un aveu ? il est entendu que tout ce que est nouveau est beau ; je vous ai servi les primeurs de la mode, mais tout franchement, je vous déclare, que ce n'est pas joli, joli.

C'est d'ailleurs également l'avis d'un de nos plus brillants marquis, qui, dinant hier soir, chez la duchesse de ***, se révoltait contre la mode actuelle, l'accusant de revenir par trop à celle de Louis-Philippe, où l'on semblait s'efforcer de cacher ce qu'il y a en la femme de plus gracieux et de plus féminin : la ligne.

Régina.

Échos

La Température

Les maxima du baromètre était hier : 775mm, à Nicolaïev (Russie) et 770mm, à Nice. A Paris, on notait dans la matinée 767mm, en hausse à midi.

Des pluies sont tombées sur les îles Britanniques et l'ouest de la France, où il a plu, notamment à Lorient, à Brest et à Bordeaux ; un orage a éclaté à Biarritz.

Situation des ports. Manche : mer agitée à Cherbourg ; belle à Dunkerque, Calais et Boulogne. Océan : mer houleuse à Ouessant, agitée à Brest, belle à l'île d'Aix. Méditerranée : mer belle à Marseille, Nice et aux îles Sanguinaires.

Le thermomètre marquait hier matin à sept heures : 16° à Paris et 21° à trois heures de l'après-midi. Belle journée.

Départements, le matin, à sept heures :

Au-dessus de zéro : 13° à Clermont, à Nancy, à Lyon et à Cap, 14° à Ouessant, à Limoges et à Besançon, 15° à Cherbourg, à Brest, à Rochefort, à Bordeaux, à Marseille et aux îles Sanguinaires, 16° à Toulouse et à Cette, 17° à Boulogne, à Perpignan et à Aumale, 18° à Croisette, 21° à Nemours, 22° à Oran et à Alger, 25° à Biskra.

Etranger, le matin :

Au-dessus de zéro : 2° à Moscou, 3° à Hermanstadt, 4° à Arkhangel, 5° à Varsovie, 6° à Vienne, à Prague et à Cracovie, 7° à Breslau, 9° à Berlin, et à Carlsruhe, 10° à Budapest, à Copenhague et à Haparanda, 11° à Stornoway, à La Corogne, à Christiansund et à Stockholm, 12° à Madrid et à Utrecht, 14° à Valentia, à Memel, à Turin et à Rome, 15° à Yarmouth, à Trieste et à Bruxelles, 16° à Greenwich, à Lesina et à Naples, 17° à Livourne, 18° Lisbonne, 19° à San-Fernando, 20° à Bilbao, 21° à Barcelone et à Palerme, 22° à Palma et à Malte.

En France, un temps nuageux et doux, avec ondées dans le Nord et l'Ouest, est probable. Le soir, le baromètre était à 768mm, Etats-Unis : maximum, 765mm ; minimum, 752mm.

Dieppe (à 2 h. 45 de Paris). — Temps couvert, mer belle. Thermomètre : 18°.

Les Courses

Aujourd'hui, à deux heures, Courses à Colombes. — Gagnants du *Figaro :*

Prix des Faunes : Bombardier ou San Matteo.
Prix des Nymphes : Confidence ou Miriam.
Prix J'y-Suis : Oscar Quoi ou Quos Ego.
Prix Nadia : Miss Baccara ou Fantine.
Prix Fortunio : Guéridon ou Illuminé.
Prix d'Enghien : Guéridon ou Laura.

LES PHILANTHROPES D'ARMENTIÈRES

Un propriétaire d'Armentières (Nord) a donné l'ordre d'expulser un locataire qui n'avait pas payé son terme — et qui est père de douze enfants.

Peut-on imaginer une histoire plus tragique ? Il ne faut pas hésiter à le dire : c'est une honte. Pour qui ? Pour les organisations d'assistance sociale, pour le bureau de bienfaisance, pour la mairie, pour les diverses administrations qui disposent de fonds pour secours en cas d'urgence.

Mais ce n'est point ainsi qu'une partie de la population d'Armentières a jugé les choses. Considérant avec raison qu'il était abominable qu'un père se trouvât sans asile avec douze enfants, elle a voulu — à tort — rendre le propriétaire responsable de ce scandale.

Deux ou trois mille manifestants, après l'avoir hué de toute la force de leurs poumons et avoir malmené les gendarmes qui essayaient de le protéger, ont réussi à s'introduire dans la maison qu'il habite, ont tout saccagé et l'auraient infailliblement écharpé s'il n'avait eu le temps de prendre la fuite. Le commissaire de police, qui s'était efforcé de maintenir l'ordre, comme c'était son devoir, a été obligé, lui aussi, de quitter précipitamment son domicile, avec sa femme et son enfant, en passant par les toits.

Etrange façon d'enseigner la philanthropie !

Or, ce propriétaire, qu'une bande de forcenés accusent d'une rapacité méritant la mort, est-ce au moins un opulent capitaliste, un gros rentier en état de ne réclamer ce qui lui est dû qu'avec ménagements et d'accorder, sans que cela le gêne, des délais aux débiteurs dignes d'intérêt ?

C'est un brocanteur, un simple petit commerçant, vivant de son travail comme ses locataires et probablement pas plus riche que la plupart d'entre eux.

Les manifestants d'Armentières sont étonnants, avec leur prétention de forcer un seul de leurs compatriotes, qui n'en a peut-être pas les moyens, à faire la charité. Au lieu de l'outrager, de lui briser ses meubles et ses marchandises et de menacer sa vie, ils auraient mieux fait de se cotiser pour payer le terme du pauvre père de famille. C'eût été plus simple et plus humain, mais il eût fallu mettre la main à la poche, tandis que les manifestations tapageuses ont l'avantage de ne rien coûter.

A Travers Paris

Le Président de la République et Mme Loubet quitteront Rambouillet mercredi ou jeudi de la semaine prochaine pour venir s'installer définitivement au palais de l'Elysée.

Toutes les personnes de l'entourage du Président rentreront également à Paris la semaine prochaine et reprendront leur service régulier auprès du chef de l'Etat.

S. A. I. le grand-duc Michel, oncle du Tsar, qui se trouve actuellement en Allemagne doit se rendre le mois prochain à Cannes.

Il arrivera le 4 ou le 5 octobre à Belfort et gagnera directement par Besançon et Lons-le-Saunier le littoral.

Un train spécial l'y transportera. Sa santé exige encore, en effet, les plus grands ménagements et pour éviter au malade les moindres cahots ce train réduira sa vitesse aux abords de toutes les gares munies d'aiguillages.

M. de Nolhac qui, en sa qualité de conservateur du musée de Versailles, aura l'honneur de guider les souverains italiens dans leur visite au château du Roi Soleil, n'est point pour eux un inconnu.

Il a vécu plusieurs années en Italie, parle et écrit même l'italien, aussi bien que le français, et l'on a gardé au Quirinal le souvenir des brillantes conférences qu'il fit en présence de S. M. la reine Marguerite et de sa Cour.

L'amiral Maréchal a paru supposer que certaines lettres signées « Pelletan » pourraient bien avoir été rédigées simplement par M. Tissier, et M. le ministre de la marine s'en est ému.

L'hypothèse n'était pourtant pas invraisemblable pour qui connaît la touchante intimité du ministre et de son chef de cabinet.

M. Tissier entoure M. Pelletan d'une sollicitude maternelle et le traite en grand enfant. On raconte qu'avant le mariage du ministre, c'était le chef de cabinet qui encaissait à la fin de chaque mois les cinq billets de mille francs, montant des appointements du successeur de Colbert. Il lui remettait ensuite de l'argent, au fur et à mesure de ses besoins, sans permettre le gaspillage.

M. Pelletan, qui est fort distrait, a déjà perdu une fois son portefeuille, depuis qu'il est marié, et cela lui a coûté quelques centaines de francs. Naguère, cela ne lui eût rien coûté.

La vigilance de M. Tissier s'étendait à tout. Un jour, M. Pelletan s'apercevant qu'il n'avait plus de quoi bourrer sa pipe lui dit :

— Donne-moi un paquet de tabac.

— Mais je t'en ai déjà donné un ce matin, répondit M. Tissier. A l'avenir, fais attention !

PETITES CURIOSITÉS

M. Ellina, qui avait prétendu jadis avoir fabriqué la tiare et qui garantit à présent l'inauthenticité du trésor de Boscoreale, voit ses assertions contredites par les faits et par les gens.

Il y a grande chance pour que cette fois sa tentative avorte, et il va en être réduit à choisir quelque autre œuvre d'art notoire pour exercer sur elle sa critique sincère d'esthète subtil. On assure qu'il n'a pas encore élu cet objet de ses prochaines révélations et qu'il hésite à déclarer faux l'obélisque, apocryphe l'Arc de triomphe ou truqué le portrait de M. Bonnat par lui-même.

Quel que soit son choix, il faut que M. Ellina prenne cette fois bien garde. Ses révélations sur la tiare étaient inexactes, puisque ce fut Roulenowski, et non Ellina, qui fut reconnu seul l'auteur de ladite. Ses accusations contre les orfèvreries de Boscoreale sont erronées, d'après des preuves péremptoires. S'il se trompe encore une fois, il sera reconnu que M. Ellina est un faux faussaire. — PALÉMON.

La lettre suivante nous signale un procédé dont la bizarrerie pourrait étonner, si l'étonnement était possible dès qu'on prétend pénétrer les mystères de la sagesse administrative.

Mon cher Masque de Fer,

Pourquoi l'Etat a-t-il si volontiers deux poids et deux mesures ? Je suis entré par curiosité au magasin qu'il a ouvert sur le boulevard, dans le cas de l'Opéra-Comique. Là, j'ai marchandé plusieurs objets en vente, et j'ai été surpris d'apprendre que cette boutique privilégiée majorait de 10 p. 0/0 tout objet sortant des Manufactures nationales, que ce soit Sèvres, les Gobelins, la Monnaie ou la Chalcographie. N'est-il pas exorbitant de faire payer aux contribuables 110 fr. sur le boulevard des Italiens ce qu'ils ne payeraient que 100 fr. quai Conti ? Et pourquoi ce traitement de défaveur pour les gens qui ne se soucient pas de courir les quais ou de pousser jusqu'au pied du coteau de Saint-Cloud ?

Je vous serais reconnaissant, mon cher Masque de Fer, d'attirer l'attention de *Qui de droit* — et surtout du public — sur cette anomalie, et je vous prie de me croire

Votre tout dévoué lecteur,

L. M.

Quelques jours seulement nous séparent de la rentrée des classes, et, dans toutes les familles, on commence à s'occuper du trousseau du jeune collégien. La Belle-Jardinière, dont la fonction est de prévoir tous les besoins de sa fidèle clientèle, n'a pas manqué de faire dans ses rayons une place spéciale aux collégiens, qui y trouvent absolument tout ce qui leur est nécessaire, depuis le vêtement, la coiffure, la chaussure, jusqu'au linge confectionné, chemises, mouchoirs, draps, taies d'oreiller, couvertures, serviettes, etc., etc. Le rayon de lingerie a pris, du reste, à la Belle-Jardinière un développement considérable depuis les récents agrandissements.

Maintenant que la saison des fortes chaleurs est passée, il est bon de rappeler que les Sparklets, si précieux pour préparer, en été, des boissons rafraîchissantes, ont encore d'autres applications utiles à la santé. L'acide carbonique pur que renferment les Sparklets sert aussi à guérir les maladies des muqueuses, notamment le rhume de cerveau qui résistait jusqu'à ce jour à n'importe quelle médication. On l'utilise à l'aide d'un petit appareil dénommé « Sparklet Nasal ».

Ça n'est plus seulement un grand succès, c'est un véritable triomphe qu'obtient à l'Olympia Mlle Hélène Dutrieu dans son extraordinaire saut de la « Flèche humaine ». Dans les avant-scènes et loges, c'est plaisir de voir toutes ces ravissantes femmes du monde applaudir frénétiquement à la grâce, à l'élégance de l'artiste comme à son courage et son audace dont elle est récompensée par de nombreux rappels.

Hors Paris

De Vichy :

Rarement fin de saison aura été aussi brillante que celle-ci. Nous avons beau être dans la seconde quinzaine de septembre, il y a encore du monde — et même beaucoup de monde — à Vichy. L'animation qui règne au magnifique Etablissement thermal, autour des Sources, au Casino, en témoigne éloquemment.

C'est un fait que la saison tend à se prolonger, fait logique, du reste, car Vichy est incontestablement la reine des stations thermales.

De Dax :

« Beaucoup de monde et du meilleur aux Grands Thermes, dont la saison d'automne s'annonce très brillante :

» M. de Thiessis, M. et Mme de Cardenas, Mme de Heneestrosas, baronne de Barante, comte et comtesse Brô de Comères, F. de Baluguera, Mme et Mlle de Surmont, vicomte d'Abancourt, M. d'Iriart d'Etchepare, marquis de Gozbea, marquise d'Aguilo Real, comte de Esteban Collantes, M. Sauvage de La Martinière, M. d'Anglade, Mme de Lorne, etc., etc.

Nouvelles à la Main

— La fabrication des nouvelles pièces de vingt-cinq centimes est bien lente.

— C'est qu'un accident a retardé la fabrication. Une cuve de métal s'est renversée et son contenu s'est répandu sur le sol.

— Et alors ?

— Alors, tous les ouvriers ont eu les pieds nickelés !

Calinaux, las de « ramasser des pelles », veut se défaire de sa bicyclette. Il en demande 150 francs et la garantit trois ans.

— Je vous en offre 100 francs, lui dit un amateur.

— Soit, finit par accepter Calinaux ; mais à ce prix-là, vous comprenez, je ne peux pas vous la garantir !

Le Masque de Fer.

A LA RECHERCHE DU

PRÉTENDANT MAROCAIN

(De notre envoyé spécial.)

Tanger, 16 septembre

Au mois de novembre dernier, un jeune homme parcourait les environs de Taza, monté sur une grande ânesse grise et suivi d'un seul cavalier. Il demandait l'hospitalité aux caïds et aux marabouts, qu'il étonnait par son ardente piété et l'étendue de son érudition religieuse. Au moment de prendre congé, son compagnon s'approchait de l'hôte et lui disait quelques mots à l'oreille, et les deux voyageurs continuaient leur route. Bientôt, on se répétait dans les tribus que Moulay-Mohamed, fils aîné du dernier Sultan, injustement éloigné du trône, s'était évadé de Fez, et, après un long séjour en Algérie, revenait au Maroc pour réclamer son légitime héritage.

Lorsque le terrain parut suffisamment préparé, l'inconnu se rendit à la ville un jour de marché. Un vieillard de la tribu des Ghiata courut à sa rencontre, et, se prosternant dans la poussière, jura reconnaître en lui le fils de son ancien maître. Alors, l'« homme à l'ânesse » jeta le masque et harangua la foule. Dieu, disait-il, l'avait envoyé pour rendre au pays le calme et la prospérité, et chasser les chrétiens détestés qui s'étaient saisis du pouvoir et s'enrichissaient en pillant le trésor. Son succès fut complet. Les turbulents montagnards du pays de Taza, toujours heureux de trouver un prétexte pour s'insurger contre le Maghzen, saisirent l'occasion avec joie. Toutes les tribus reconnurent bientôt le prétendant, et les premières troupes envoyées de Fez pour rétablir l'ordre furent complètement battues. Depuis, la guerre civile a continué avec des fortunes diverses, mais le pouvoir du Rogui n'a cessé de croître. Aujourd'hui, son autorité mieux établie que jamais s'étend sur un quart de l'empire.

On ne possédait en Europe aucun renseignement sérieux sur cet énigmatique personnage ; il fallait se contenter des racontars intéressés du Maghzen, qui publiait tous les mois, avec une régularité désespérante, la nouvelle de la mort de l'agitateur. Vers le mois de juillet, je résolus de rendre visite au prétendant avec l'intention de me rendre compte du nombre de ses partisans, de l'extension de son influence dans le pays et du véritable rôle qu'il avait joué depuis le commencement de l'insurrection. Sa présence était alors signalée dans les environs d'Oudjda, à quelques kilomètres seulement de la frontière algérienne.

En arrivant à Maghnia, notre dernier poste de ce côté, j'apprenais que le prétendant avait reçu le jour même la nouvelle de la défection de Taza, sa capitale, et venait de lever son camp pour se porter à marches forcées dans la direction de cette ville. Ce fâcheux contretemps rendait presque impossible l'exécution de mon projet. Aucun indigène n'osait s'aventurer avec un chrétien dans un pays généralement difficile et rendu impraticable à la suite des troubles récents. Tout ce que je pus obtenir fut de décider un indigène de la tribu frontière à porter jusqu'à Taza un pli adressé à S. M. Moulay-Abd-el-Aziz, sultan du Maroc. Dans cette lettre je demandais au prétendant la faveur d'une audience particulière, lui offrant de faire publier ses déclarations dans un journal que lisaient tous les souverains de l'Europe.

La réponse se fit attendre trois semaines pendant lesquelles mon émissaire fut gardé au service des rebelles : elle n'était guère encourageante. « Nous nous trouvons actuellement, me faisait dire le prétendant, dans la situation du navire battu par les flots au milieu de la tempête ; tu ne pourrais parvenir jusqu'à moi. Mais ton message restera toujours présent à ma mémoire, et dès qu'Allah m'aura fait triompher, je te ferai prévenir et tu seras le bienvenu dans mon camp. »

C'était un refus poli ; et puisque tout secours m'échappait, je dus prendre le parti de me mettre avec mes propres forces à la recherche du Rogui. Comme tout s'achète dans l'univers en général et au Maroc en particulier, je finis par vaincre la résistance de mon messager, et, grâce à l'appât d'une forte gratification, il s'engagea à me conduire chez le prétendant. Je pris aussi à mon service un jeune Algérien qui devait cumuler les fonctions de domestique, de cuisinier et d'interprète.

Travesti moi-même en riche Marocain, je quittais Oudjda, le 22 août, avec mes deux compagnons. La ville se trouvait alors au pouvoir d'une forte colonne de réguliers impériaux. Je fus assez surpris et même un peu écœuré de voir au milieu de ces va-nu-pieds, et affublés de leur grotesque uniforme, une demi-douzaine d'artilleurs français ; on leur avait confié l'ingrate mission de mettre les canonniers du Maghzen au courant de la manœuvre de deux pièces de

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France